

Nantes Sud

entre mémoire et histoire



Bulletin n°7 / Avril 2013

Exemplaire gratuit



Edito

Comme chaque année en septembre, le groupe mémoire a participé au forum des associations 2012. Celui-ci se tenait pour la première fois à la Maison des Confluences. Des photos du quartier d'hier et d'aujourd'hui ont été exposées dans le hall de cette maison de quartier jusqu'à son inauguration le 25 octobre.

En partenariat avec la direction des Solidarités de la Ville de Nantes et le groupe artistique Alice, nous avons proposé une balade-lecture au Clos Toreau à partir des témoignages des habitants.

Dans ce bulletin n°7, nous abordons l'histoire des établissements scolaires du quartier et terminons l'histoire du Clos-Toreau dont la réhabilitation s'achève.



SOMMAIRE

- Les écoles primaires Ledru-Rollin et la Ripossière p.03
- L'école pendant les deux guerres mondiales p.06
- La vie scolaire p.09
- La vie sociale au Clos-Toreau p.14
- Portrait de famille au Clos-Toreau p.20

Conception et réalisation : Groupe Mémoire Nantes Sud et Archives municipales de Nantes.

Comité de rédaction : Lucette Piveteau, Annie Héraud, Robert Laly, Jeannine Lévêque, Christian Logeais (Groupe Mémoire), Nathalie Barré (Archives municipales de Nantes)

Recherches documentaires : Archives municipales de Nantes.

Collecte des témoignages : le groupe mémoire / Remerciements à l'ensemble des personnes interviewées.

Maquette et mise en page : Archives municipales de Nantes.

Crédits photographiques : Archives municipales de Nantes et collections particulières.

Groupe Mémoire Nantes Sud : Maison des Confluences - 4, Place du Muguet Nantais 44 200 Nantes

Publié par les Archives municipales de Nantes 1 rue d'Enfer 44000 Nantes T. 02.40.41.95.85 / avril 2013



LES ECOLES PRIMAIRES LEDRU-ROLLIN ET LA RIPOSSIÈRE

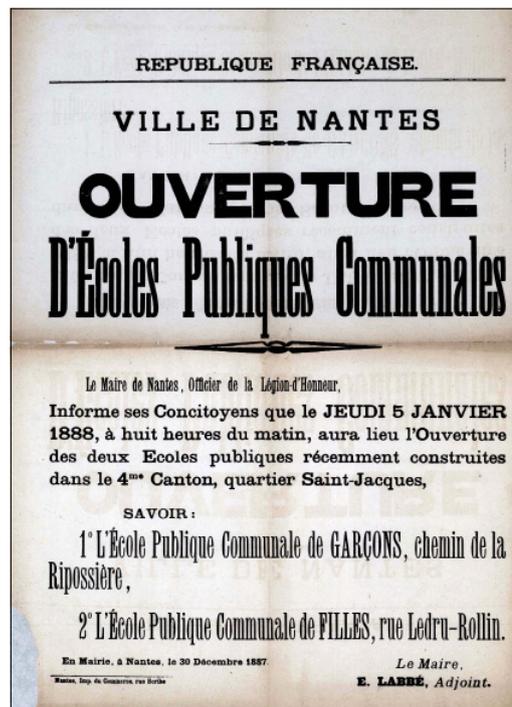


A partir de 1870, la question scolaire devient une priorité pour la municipalité républicaine dirigée par Waldeck-Rousseau. A cette date, Nantes compte seulement deux écoles publiques de garçons et une de filles pour une population de 11 000 enfants de 6 à 13 ans. La majorité des enfants fréquente les établissements gérés par la congrégation de la Providence, subventionnée par la Ville comme les lois Guizot de 1833 et Falloux de 1850 l'y autorisent. Il s'agit alors de résorber le retard de la Ville sur ses obligations légales.

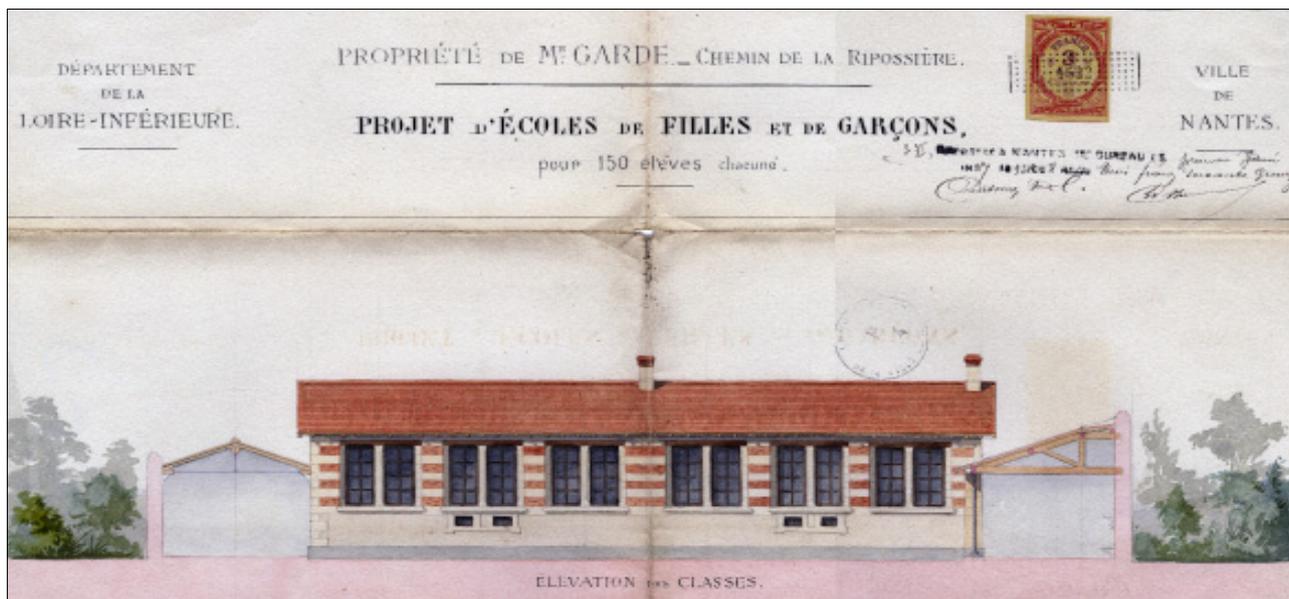
Le 24 juillet 1871, le conseil municipal présidé par le nouveau maire, Arsène Leloup, prévoit pour le budget de l'année 1872, un emprunt permettant à partir de cette date la construction « *d'autant d'écoles communales laïques et gratuites qu'il sera nécessaire pour que la Ville possède enfin une école de garçons et une école de filles par canton* ». Cinq écoles sont ouvertes dès la rentrée 1871 dans des locaux provisoires ce qui porte à huit le nombre d'écoles laïques.

Jusqu'en 1875, la municipalité s'efforce de rattraper le retard pris par l'école publique en ayant recours à la location ou à la reprise d'établissements existants. A partir de cette date, un vaste programme de constructions « *en série* » de locaux neufs est mis en place.

De 1877 à 1880, onze écoles communales laïques et gratuites ont été construites sur un modèle-type. Prévue pour accueillir trois cents élèves, l'école-type comporte quatre classes de 75 m² avec une hauteur sous plafond de



Affiche annonçant l'ouverture des deux écoles communales en 1888 / © AMN - 6f15673



Élévation des classes des deux futures écoles – plan dressé en 1884 et approuvé en 1887 / © AMN - M4 C35 D7

4,20 mètres. Si la configuration du terrain le permet, les classes sont disposées en croix et un jardin est prévu pour le directeur. Le bâtiment situé en façade abrite le logement du directeur, celui du concierge ainsi que quatre chambres meublées pour les instituteurs adjoints. La cour, plantée d'arbres, est bordée de préaux.

Cette vague de constructions scolaires principalement situées dans le centre de Nantes suscite des revendications de la part des habitants des quartiers excentrés comme celui de Nantes Sud. Ainsi, en 1882, une centaine de signataires « habitant le quatrième canton de Nantes, ont l'honneur de vous exposer que jusqu'à présent, et malgré le nombre des écoles communales nouvellement construites dans la ville, la partie rurale de ce canton s'en trouve complètement dépourvue. Ils viennent donc aujourd'hui, monsieur le Maire, vous prier de vouloir bien faire construire une école de garçons et une école de filles, dans les environs du chemin

de la Ripossière ou tout autre endroit qui permettrait aux habitants des villages de la Gilarderie, de Sèvres, du Lion d'Or, de la côte Saint-Sébastien, des rues Dos d'âne, Saint-Jacques de pouvoir envoyer leurs enfants à l'école, sans être obligés de leur faire parcourir plusieurs kilomètres matin et soir, comme ils l'ont fait jusqu'à ce jour ».

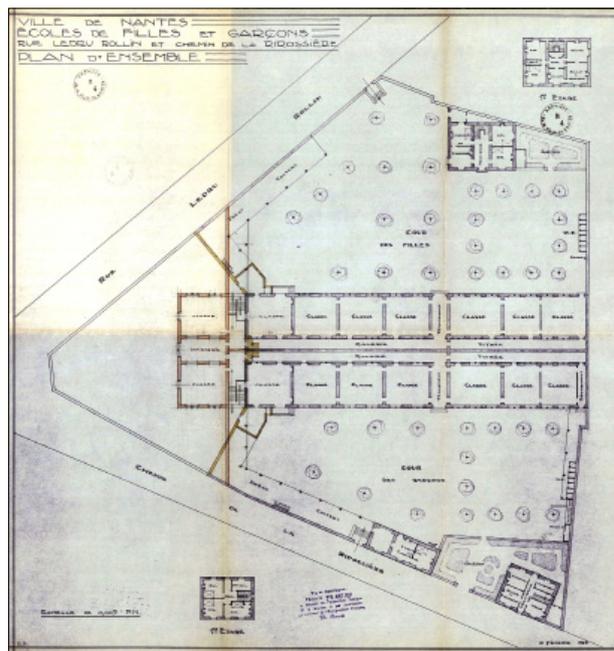
Cette pétition reçoit un écho favorable puisque le 13 février 1885, la municipalité décide de construire une école de garçons et une école de filles dans le quartier Saint-Jacques car « depuis longtemps déjà, les habitants de ce quartier réclament la construction de ces deux écoles (...). Afin de leur donner satisfaction, l'administration municipale a acquis de monsieur Garde un terrain d'une contenance de 3000 m², situé à la rencontre de la rue Ledru-Rollin et du chemin de la Ripossière. Ce terrain qui se trouve placé au centre des groupes habités que les écoles sont appelées à desservir, a en outre l'avantage de permettre de séparer les

entrées des écoles : l'une sur la rue Ledru-Rollin, l'autre sur le chemin de la Ripossière. La propriété de monsieur Garde est entièrement close de murs et elle renferme une petite habitation pour y établir le logement de l'un des instituteurs. (...) La construction de ces deux écoles, composées chacune de deux classes de 75 élèves, d'un préau couvert, d'un préau découvert, de water-closets, d'un logement pour le maître et d'un petit jardin clos donnera lieu à une dépense de 65 000 francs.

Nous possédons actuellement onze écoles communales de garçons et huit écoles communales de filles, tandis que d'après la délibération du conseil départemental de l'instruction publique du 2 juillet 1879, la commune de Nantes doit entretenir douze écoles de garçons et douze écoles de filles. La majorité de votre commission a pensé qu'il y avait lieu de compléter le plus tôt possible le nombre d'écoles communales et elle a décidé la création de deux écoles dans le quartier Saint-Jacques ».

Cette décision ne fait pas l'unanimité notamment auprès des conseillers conservateurs qui refusent de voter la somme en avançant l'argument suivant : « (...) Il y a dans le quartier Saint-Jacques deux écoles libres et le besoin de nouvelles écoles ne se fait pas sentir. La population scolaire est de 300 enfants, c'est pour un aussi petit nombre d'écoliers que l'on va emprunter une somme importante dans un moment où les finances de la Ville sont si obérées ».

L'école est construite entre 1886 et 1887 afin de pouvoir accueillir les premiers élèves à partir de 1888. La fréquentation des deux écoles est telle que la municipalité doit envisager leur agrandissement à partir de 1898. Il faut néanmoins attendre une dizaine d'années pour que ce projet soit mis à exécution puisque ce n'est qu'en 1908 qu'un terrain est acheté au maraîcher Cassard afin de pouvoir construire trois classes supplémentaires et deux réfectoires pour la cantine scolaire. La création d'une



Plan d'ensemble des deux écoles dressé en 1930 / © AMN - M4 C35 D7

classe enfantine est envisagée au même moment car « le quartier de la Ripossière n'a pas d'école maternelle car l'école de cette nature, la plus voisine, est située place Pirmil, soit à 1 200 mètres environ. De nouvelles habitations se construisent chaque année dans cette partie de la ville et la population y est déjà assez dense pour justifier dès maintenant l'annexion d'une classe enfantine à l'école Ledru-Rollin. Cette classe recevrait, dès le début, cinquante élèves au moins, et rendrait de véritables services aux familles ouvrières ». En 1912, les travaux d'agrandissement sont achevés et la classe enfantine ouverte.

Au cours des années 30, un nouveau programme d'agrandissement est décidé portant le nombre de classes à huit pour chaque école mais il faut attendre 1956 pour qu'une véritable école maternelle soit annexée au groupe scolaire Ledru-Rollin-Ripossière.



L'ÉCOLE PENDANT LES DEUX GUERRES MONDIALES

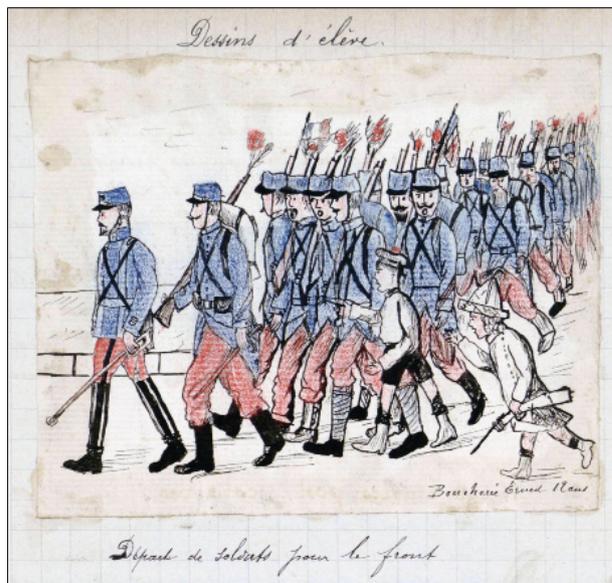
Pendant la Première Guerre...

Le 1er août 1914, tous les maires de France reçoivent l'ordre de mobilisation générale pour le dimanche 2 août. Le lendemain, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Les socialistes se rallient à « l'Union sacrée » au côté de la droite catholique et des monarchistes. Cette union s'enracine dans la nation et en particulier dans les écoles laïques où le culte de la République et celui de la Patrie sont associés. Ainsi, dès le 1er août 1914, les instituteurs et institutrices, rassemblés place du Commerce, décident d'offrir pendant les vacances leurs services à l'administration académique et à la municipalité nantaise, notamment en proposant la prise en charge des garderies pour les enfants de mobilisés ou de veuves. Ce mouvement spontané s'amplifie dès la rentrée et concerne aussi bien l'éducation patriotique des enfants que leur participation aux œuvres de soutien aux soldats. Il se poursuit sans relâche jusqu'en 1919.

Entre 1914 et 1919, à la demande de la mairie, les directeurs et directrices des écoles publiques nantaises ont rédigé des rapports annuels sur le fonctionnement de leur établissement. Cette initiative de la municipalité fournit aujourd'hui un témoignage riche sur la mobilisation des écoles pendant la première guerre mondiale. Deux cent quinze rapports rendent compte des activités pédagogiques conduites à partir du 3 août 1914.

Les rapports rédigés par le directeur de l'école des garçons de la Ripossière et la directrice de l'école des filles Ledru - Rollin nous livrent un témoignage sur l'enseignement dispensé pendant la guerre, le quotidien et les conséquences de la guerre sur la vie des élèves ainsi que sur celle du quartier.

Le premier rapport rédigé par le directeur de l'école des garçons souligne la faible fréquentation de la garderie scolaire ouverte le 21 août 1914 et l'explique par le fait que



Dessin d'un élève de l'école de garçons de Doulon en 1915 / © AMN - 1R15 - 49

« les enfants fréquentant l'école étant en grande partie des fils de jardiniers ou de petits cultivateurs étaient retenus par les parents et employés à la culture pour remplacer les membres de la famille partis au service de la Patrie ».

A la rentrée 1914, les maîtres adjoints mobilisés sont remplacés par des institutrices. A la fin de l'année scolaire, le directeur fait état de la fréquentation au cours de l'année : *« Si l'on compare le nombre d'élèves qui ont fréquenté l'école pendant l'année scolaire 1914-1915 à celui des années précédentes, on remarque qu'il a plutôt augmenté que diminué, grâce à l'appoint apporté par les élèves réfugiés (dix-huit). (...) Mais la fréquentation n'a pas toujours été régulière. Un assez grand nombre d'élèves ont été souvent retenus par la mère pour l'aider dans ses travaux ou surveiller les frères et sœurs plus jeunes pendant que celle-ci allait travailler pour augmenter les ressources de la famille devenues insuffisantes par suite de l'absence du père mobilisé ».*

Les élèves ont participé aux différentes œuvres de guerre en apportant *« au moins 60 kilos de vêtements tricotés usagés et 40 kilos de différentes toiles de fil, qu'ils ont eux-mêmes transformés en charpie, surtout pendant la récréation sous la direction de leurs maîtres et maîtresses qui participaient eux-aussi au travail ».* Les enfants du quartier participent également à l'œuvre du prisonnier de guerre instituée à l'école de la façon suivante : *« Dans bon nombre de familles, il est d'usage de donner chaque dimanche un ou deux sous aux enfants pour acheter des friandises ou des jouets. Les élèves ont été invités à économiser ces sous et à les remettre le lundi matin à leur maître ou maîtresse. Avec la somme recueillie, des vivres, du tabac, du papier à lettre, des objets de toilette, du fil, des aiguilles, quelquefois même des chaussures, des vêtements sont achetés toutes les semaines et expédiés en Allemagne à des soldats français prisonniers de guerre privés de secours ».*

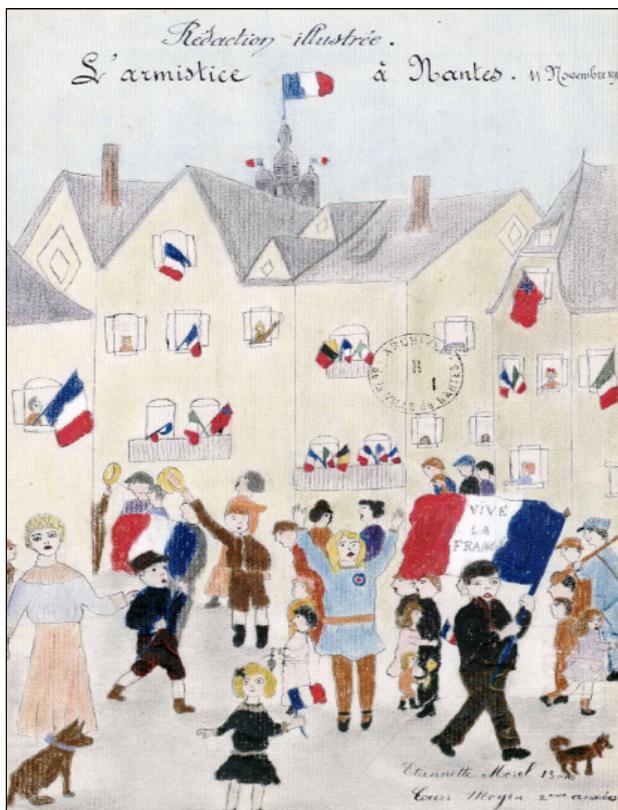


Dessin d'une élève de l'école de filles Émile Péhant représentant la salle de couture en 1918 / © AMN - 1R18 - 106

Une grande partie de l'enseignement dispensé, tant aux garçons qu'aux filles, est consacrée à *« l'histoire de la guerre actuelle, à la géographie des pays alliés et des territoires ennemis ; des lectures empruntées aux journaux et relatant les actes de dévouement, de courage et d'héroïsme de nos soldats ont été faites chaque semaine ».*

Jusqu'en 1919, le directeur rappelle les mêmes faits à l'exception de la dernière année, perturbée par la grippe espagnole qui affecta l'école et nécessita sa fermeture pendant un mois.

Du côté de l'école des filles, la directrice rapporte des activités quasiment similaires. La participation aux œuvres de guerre s'est traduite, entre autres, par *« la confection de chaussettes et de vêtements de laine pour nos soldats »* en remplacement des cours de travail manuel et de dessin. Trente cache-nez et cent-cinquante huit paires de mitaines ont ainsi été confectionnés pendant l'année scolaire 1914-1915. Tandis que les garçons sont retenus dans les tenues maraîchères de leurs parents à partir du printemps, les



filles de « 11 à 13 ans, fréquentant les cours moyens ont été retenues par les familles et employées les unes à la maison pour les soins du ménage ou la garde des plus petits pendant l'absence de la mère, les autres dans les fabriques du quartier (savonneries, tricotage mécanique) ».

Chaque fin d'année, une cérémonie de clôture des travaux scolaires est organisée. Cérémonie au cours de laquelle « une causerie rappelle les principaux événements de l'année et les œuvres auxquelles l'école a participé. (...) Les prix offerts par la municipalité ont été distribués aux élèves ayant obtenu le certificat d'études primaires ».

Pendant la Seconde Guerre...



La délégation municipale devant l'école Ledru-Rollin en 1943 / © Collection particulière

A partir de septembre 43, les enfants sont évacués hors de Nantes et les écoles primaires sont fermées pendant un an. L'école Ledru-Rollin Ripossière est alors utilisée pour une toute autre activité. Après les bombardements, en effet, la partie sud de la ville pouvant être isolée du centre, le maire de Nantes, Clovis Constant, prend un arrêté spécial en vue d'organiser un bureau d'état civil annexe.

Extrait de l'arrêté du 27 septembre 1943 :

Article 1 : un bureau d'État civil annexe du bureau central de l'Hôtel de Ville est créé à l'École de garçons de la rue de la Ripossière / **Article 2** : M. HAURY Léon, Louis, Marie, marâcher-grainetier, demeurant 2 route de Clisson, est délégué pour exercer en notre lieu et place et concurremment avec nous, les fonctions d'officier de l'État Civil / **Article 3** : M. HAURY, sus-désigné, sera également habilité à prendre toutes mesures que commandera la situation dans l'intérêt du ravitaillement de la population des quartiers du sud de la Loire, et spécialement dans l'intérêt des sinistrés.

Son fils Charles témoigne : « Mon père faisait toutes les fonctions de maire: mariages, cartes d'identité, etc., et tout ce qui était lié à l'état-civil. C'était à titre exceptionnel. Il s'occupait aussi des tickets de ravitaillement. Il a célébré quelques mariages ».



LA VIE SCOLAIRE...

Jacques nous parle de sa scolarité à l'école de la Ripossière entre 1939 et 1947. « Il se pourrait que mon grand-père soit à l'origine de la création de l'école. Il aurait signé une pétition à l'époque mais je n'en sais pas plus. Mon père a été élève dans cette école. La famille a toujours vécu dans le sud-Loire. Je suis entré en 1939, dans la classe maternelle de madame Gibier. On était peut-être trente ou quarante, rien que des garçons. Et j'ai fait ma scolarité jusqu'au certif.

L'école n'était pas mixte à l'époque. Rue de la Ripossière c'était pour les gars et rue Ledru-Rollin, pour les filles. Il y avait un couloir qui séparait les deux écoles avec une communication mais on n'avait pas le droit de « franchir la frontière » ! Il y avait le logement du concierge et la maison du directeur avec son jardin, et au fond de la cour, la batterie de toilettes.



Classe enfantine de madame Gibier pendant l'année scolaire 1940-1941 /© Collection particulière

Il y avait un baraquement en bordure de la rue qui a dû être supprimé pour élargir la rue de la Ripossière. A l'extérieur, il y avait la bascule sur laquelle on aimait monter pour la faire bouger. C'était la bascule de l'octroi.

C'était la seule école publique du sud-Loire. Les enfants venaient de Sèvres, du Lion d'or, même de Vertou ou de Pont Rousseau. On arrivait, à pied ou à vélo avec le cartable, la blouse grise, les socquettes ou les grandes chaussettes et la culotte courte. Beaucoup avaient un béret. Certains avaient des capes aussi et les galoches en bois avec des maillettes, c'est-à-dire des clous en dessous pour pas que ça s'use. Ça faisait du bruit. On commençait le matin à 9 heures. C'était de 9 heures à midi sans doute et de 14 heures à 17 heures, cinq jours par semaine. Il y avait de l'école le samedi mais pas le jeudi.

Le bureau du maître était sur une estrade. Le tableau était noir. Les premiers étaient devant et les indisciplinés de la classe sur les côtés, toujours à portée du regard du maître. C'était souvent le chouchou qui distribuait les cahiers.

Il y avait la dictée tous les matins, et ensuite le calcul mental avec l'ardoise et les crayons d'ardoise. On apprenait par cœur les tables de multiplication, les récitations, les fables de la Fontaine comme « Le Corbeau et le Renard ». On allait devant le bureau pour réciter. La géographie, tout le monde en général s'accrochait dessus. Ça faisait un peu rêver. L'histoire de France, c'était les dates par cœur. Ce qui m'a le plus marqué, c'est 1515. Il y avait des passionnés parce qu'ils avaient le temps de réviser chez eux, le soir. Moi, ce n'était pas le cas, j'aidais un peu ma mère au café.

Les punitions étaient traditionnelles, comme se mettre à genoux dans un coin au fond de la classe, et les coups de baguette et de règle sur les doigts. Il y avait un maître qui avait une particularité. Il avait des lunettes et en se rapprochant du tableau il voyait dans le reflet ce qui se passait dans son

dos. Il interpellait alors le gars qu'il voyait chahuter derrière. Il avait sa boîte de craies sur son bureau et là, pas de détail, ça volait !

A la récré, c'était le grand chahut bien sûr ! Tout le monde était dehors sous la surveillance de deux ou trois instits. Les jeux, c'était la marelle traditionnelle, les marbres aussi (les billes), les « bigousses » comme ils disaient. Et puis chat perché, ça marchait aussi ! On montait sur les plots en pierre qui supportent le préau. Je me souviens de ça parce qu'un jour, je me suis ramassé les deux genoux en montant sur ce truc, ça ne m'a pas fait trop de bien ! Je crois qu'on n'avait pas le droit de jouer au ballon à cause du jardin du directeur, il ne fallait peut-être pas l'envoyer dedans !

Il n'y avait pas de cantine scolaire. C'était surtout les gars de Vertou qui mangeaient sur place. Ils amenaient leur gamelle et ils mangeaient dans un local à côté de l'infirmerie.

A la sortie de l'école, moi, je rentrais directement. J'étais un gars sérieux ! A part quelquefois où je m'arrêtais jouer aux billes dans les caniveaux. Autrement il y avait des bagarres avec l'école privée. Parfois, c'était de bonnes bagarres. Moi, je n'ai pas connu mais j'en ai entendu parler, par les grands. On allait à l'hôpital Saint-Jacques prendre une douche, tous les combien ? C'était toute la classe. Il y avait la visite médicale à l'école, avec une infirmière puis un toubib bien sûr. Et la cuti aussi. On avait aussi droit dans ces années-là à la petite pastille rose pour nous retaper. Le jeudi, il y en avait qui allaient au patronage à Bonne-Garde pour faire du sport. Je me souviens y avoir fait un peu de barres parallèles et de barre fixe. Pendant les vacances scolaires, j'allais à la Gacilly, ramasser le blé et glaner. Je m'occupais de garder les vaches. Toutes les petites corvées de l'été, quoi !

En 1947, j'avais 13 ans. Avant de passer le certificat d'études, les enseignants avaient voulu faire l'expérience de nous envoyer au collège technique Leloup-Bouhier, Launay



comme on disait. Seulement à Launay, l'enseignement n'était pas le même. En géographie, on apprenait le monde entier et d'un seul coup quand vous reveniez à la Ripossière pour passer le certificat, on vous demandait les départements ! Résultat des courses, blackboulé une première fois. Ils se sont dits qu'il y avait peut-être un défaut, une vraie douche froide quoi, mais on avait une chance de rattrapage au mois de septembre. Pour une fois, j'ai peut-être révisé pendant les vacances... »

Danielle, fille d'instituteur à l'école de la Ripossière, se souvient elle aussi de l'école Ledru-Rollin pendant les années 50.

« Il y avait vraiment l'école des garçons et l'école des filles, avec un couloir au milieu et une porte. Quand mon père était instit à l'école de la Ripossière et que j'étais petite, il m'emmenait avec lui sur son porte-bagage. Il partait vers huit heures et demi parce qu'il préparait ses cours. Une fille chez les gars, j'étais repérée ! Lui, préparait son tableau, et moi je m'amusais bien avec.

Et il y avait cette fameuse porte pour entrer dans l'école des filles. Mon truc, c'était d'essayer de ne pas me faire repérer. Déjà ma sœur avait été stagiaire à l'école et on disait que j'étais pistonnée. Ça ne me plaisait pas trop. Ma terreur c'était d'arriver dans la cour de l'école des filles avant que la porte extérieure soit ouverte. Les filles attendaient derrière le portail, et moi j'étais déjà dans la cour. Ça m'a posé quelquefois des problèmes, quand même. Mais bon, c'est pour l'anecdote.



Couloir de séparation des deux écoles en 1952 / © AMN - 28Fi 4293



Classe enfantine installée dans un barquement de la cité Saint-Jacques pendant l'année scolaire 1954-1955 /© Collection particulière

Dans les années 53, 54 et 55, comme il n'y avait pas encore l'école maternelle Sarah Bernhardt, je suis allée à l'école maternelle qui était au fond de la cité Saint Jacques. Il y avait deux baraquements autour d'un grand terrain. »

Renée, qui vécut longtemps dans la cité Saint-Jacques, se souvient elle aussi : « *Dans la cité, il y avait deux classes d'école maternelle. Ça touchait le mur du cimetière. Mon gars allait là. A l'école, les enfants ont eu leur verre de lait, ça n'a pas duré longtemps. Ils en ont eu également en CP à l'école de la Ripossière, ainsi que deux biscuits vitaminés. »*

Madame Rincé, élève, institutrice, puis directrice, témoigne. « *Je suis née dans le quartier, notre maison donnait rue du frère Louis et le jardin face à l'école Ledru-Rollin. On peut dire que quatre générations s'y sont succédé : mon père, ma sœur et moi, nos enfants et nos petits-enfants. Je suis allée très peu à la maternelle parce qu'on a été évacués très vite après les bombardements de septembre 1943. Après la guerre, j'ai fait le cours préparatoire. A l'époque c'était strictement la vieille école de 1886. L'école des filles était adossée à l'école des garçons. Pour le CP, il y avait un barquement. L'école des filles donnait rue Ledru-Rollin et l'école des garçons, rue*



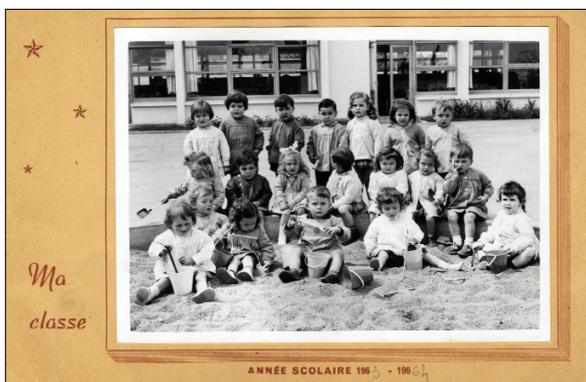
Classe de filles de l'école de la Ripossière en 1952 /© AMN - 28Fi 4294

de la Ripossière. Après une scolarité à Châteaubriant, je suis revenue en 5ème au collège place de la République jusqu'à la seconde, puis je suis partie à l'Ecole Normale. »

Après un court passage à l'école de la Chauvinière, madame Rincé est nommée en 1958 à l'école maternelle installée alors dans les baraquements de la Cité Saint-Jacques et rattachée à l'école de garçons de la Ripossière. Institutrice en maternelle pendant dix ans, madame Rincé est ensuite nommée directrice de cette école jusqu'en 1990.

« *Il n'y avait pas vraiment une école, mais des baraquements. Au milieu de la classe il y avait un poêle. Quand je tapais du pied, il y avait les vases qui se renversaient ! Je suis passée des baraquements à une école neuve qui avait cinq classes plus une salle de repos. Elle a tout de suite été nommée « Sarah Bernhardt » parce qu'elle était au fond de l'avenue du même nom. C'est par là qu'on entrait. L'école a été construite sur une ancienne tenue maraîchère. Il y a eu aussi le centre médico-social à l'emplacement du parking actuel. »*

En trente-deux années de carrière, madame Rincé a vu se succéder plusieurs générations d'enfants dans sa classe :



« Étant du quartier, j'ai vu passer tout le monde. J'ai eu les enfants de mes élèves et même mes neveux et nièces. Je me rappelle un neveu de mon mari. On ne se connaissait pas et je lui ai dit : « Tu vois, c'est tata Renée, mais à l'école je suis la directrice, tu me dis madame ». Sauf qu'un jour, à la cantine, mon petit-neveu Guillaume était à sa table avec tous les copains. Il se lève, vient vers moi et me dit « hein Madame que tu es ma tante. » Je lui ai dit : « Oui, je suis même la tante de ton papa, tu sais bien ». Et il est retourné s'asseoir.



J'ai eu tous les enfants de la famille. Un jour avec ma petite-cousine qui avait quatre ans, on se retrouve toutes les deux aux toilettes. J'étais en train de me laver les mains quand elle sort d'un petit box et me dit : « eh Madame, tu veux bien me remettre ma culotte ? » Elle savait bien qu'à l'école elle m'appelait Madame, c'était une plaisanterie. J'ai eu aussi mon arrière petite-nièce ! J'ai eu comme élèves les enfants du Clos-Toreau, parce que l'école a été construite après la cité. »



Photos des classes maternelles de madame Rincé entre les années 60 et les années 80 /© Collection particulière

A la cantine, madame Rincé nous livre ses recettes de lasagne d'endives et de frites pas ordinaires : « Il y avait un logement de fonction et un logement de concierge. Il n'y a plus de concierge maintenant, mais nous en avons gardé une assez longtemps parce que c'était notre cuisinière. Les repas étaient préparés sur place, et moi j'ai toujours voulu avoir un œil sur les repas. La mairie nous fournissait des denrées fraîches et les menus. Une fois, je me rappelle qu'ils avaient prévu des « endives au gratin ». Comment voulez-vous faire quand vous avez soixante gosses à la cantine ? Alors j'ai dit, on va essayer ! Avec les tranches de jambon, on fait des petits carrés, toc, toc, toc, et les endives blanchies en rondelles. On met une couche de petits carrés de jambon, une couche d'endives et la béchamel par-dessus. Les enfants mangeaient ça très bien. Avec la concierge, quand on recevait les commandes, on se disait : « Avec ça, qu'est-ce qu'on va faire ? ». Pour le fromage, c'est pareil, il y a des enfants qui n'aiment pas. Alors on servait des frites de fromage ! Quelquefois ça marchait, quelquefois ça ne marchait pas. Mais on essayait toujours. »



LA VIE SOCIALE AU CLOS-TOREAU

La vie sociale s'est rapidement organisée au Clos-Toreau grâce à l'implication importante des premiers habitants, aidés par les équipes du centre socio-culturel. Deux anciens directeurs parlent de leur expérience .

Jean, directeur durant huit ans, de 1980 à 1988.

« Au départ, il y avait des associations regroupées au sein de la Fédération des centres de loisirs. Nous on avait notre propre personnel pour pouvoir faire des activités adultes. On travaillait aussi avec les assistantes sociales pour des actions ponctuelles, telle que l'info sur la contraception. Les animations avec les femmes se faisaient en lien avec la Caisse d'allocations familiales. Tout cela permettait des échanges entre les familles. »

Le centre socio-culturel met en place de nombreuses activités sociales et ludiques pour rompre l'isolement des familles : *« Il y avait des animations en tout genre : des concours de belote, une animation équestre derrière les bâtiments dans la cour, du foot : on a inauguré le terrain de football et une équipe a été formée. On a fait venir Gilles Rampillon du FC Nantes pour donner le coup d'envoi. Il y avait aussi la présence des parents. Quasiment tous les jours, il y avait quelque chose à faire, discuter ou juste papoter. Le centre était ouvert et nous, en tant que travailleurs sociaux, on bloquait des après-midi ou des moments précis pour des activités, soit avec les jeunes, soit avec les adultes. On a mis en place la Ludothèque*

pour que les parents puissent participer. La Ludothèque était d'abord à l'extérieur du centre, dans un appartement rue de Biarritz, parce qu'à l'intérieur on n'avait pas assez d'espace. On ne se cantonnait pas simplement à proposer des loisirs. On faisait venir des travailleurs sociaux et des gens des entreprises pour apprendre aux jeunes, en les filmant, comment chercher du boulot et se préparer à un entretien d'embauche.



La place du centre commercial à la fin des années 70 /© Collection particulière



Animation devant le centre socioculturel / © Collection particulière

Pour faire la connaissance des familles maghrébines, on avait fait venir une grande tente touareg avec des chanteurs, des conteurs à l'occasion d'une fête du quartier. Il y avait des gens qui y faisaient de la cuisine, des gâteaux.

A chaque début de printemps était organisé le festival du Clos Toreau : instruments insolites du bout du monde, contes fantastiques. »

Françoise, directrice pendant douze ans, de 1992 à 2004. « C'était passionnant. Moi, ce qui m'a le plus étonnée, c'est que beaucoup d'habitants, notamment les femmes, s'investissaient énormément dans la vie de leur quartier pour le rendre plus agréable. Elles disaient : « Le centre socioculturel, c'est un peu notre deuxième famille ». Il y a toujours eu un conseil d'équipement très dynamique. Les initiatives étaient prises par les professionnels et les bénévoles, et même si elles étaient impulsées par nous elles étaient complètement relayées par les habitants. »

Un des moments forts du quartier, c'est l'organisation des fêtes : « La fête de quartier c'est l'élément visible et fédérateur. Pendant quelques années, les fêtes étaient



La fête des 15 ans du Clos-Toreau en 1987/ © Collection particulière

organisées en commun avec l'école le samedi sur la place du Pays Basque. Du coup, on mettait plus de chance de notre côté pour que tout le monde soit là. Tout le monde y avait sa place, enfants, ados, adultes. Comment des gens peuvent passer tant de temps pour le bien des autres ! La journée commençait à 7 heures, la veille tout un groupe de femmes avaient cuisiné jusqu'à 3 heures du matin pour préparer le repas. Il y a eu du Flamenco dans la pataugeoire, suivi d'un repas.

Un groupe de théâtre avec les adultes venus d'horizons très différents, s'est mis en place. Ils ont vécu une aventure fantastique, encadrés par une comédienne. »

Un autre événement, Les Rencont'arts : « Pendant quelques années, on avait une manifestation qu'on appelait Les Rencont'arts. C'était ce qu'on appelait un événement transversal commun à tous les âges et toutes les activités du centre. L'idée, c'était de faire découvrir des arts et leur pratique. On prenait un thème. On installait des ateliers en journée et en soirée sur la place du Pays Basque avec des intervenants. Et l'enjeu, c'était de faire une réalisation collective. Entre autres, on avait fait pendant une semaine



Le patchwork réalisé par les habitants au cours de la manifestation «Les Rencont'arts» en 2001 / © Collection particulière

un atelier d'arts plastiques : tous les jours, un morceau de toile était réalisé par les enfants et tous les gens qui passaient. A la fin ces morceaux ont été mis bout à bout et ça a fait une énorme toile qu'on a suspendue sur le pignon de l'immeuble visible depuis la place du Pays Basque. On avait eu l'autorisation de Nantes Habitat pour monter sur le toit pour l'y accrocher, et après l'avoir lestée on l'a déroulée jusqu'en bas. Elle était énorme parce qu'il fallait la voir de loin ! ».

La ludothèque : « Lorsque la ludothèque a quitté l'appartement de la rue de Biarritz, il nous a paru important qu'elle soit au sein du centre commercial pour une meilleure ouverture sur l'extérieur. C'était un peu la vitrine du CSC, et du coup des gens extérieurs à la cité sont venus. »

Françoise est toujours admirative devant l'investissement des habitants : *« Un jour, Hilda, la présidente du conseil d'équipement et personnalité marquante, est retournée vivre au Portugal. Dans l'année qui a suivi, les habitants et le centre socioculturel ont organisé un voyage et affrété un petit véhicule pour aller la voir. »*

Les habitants racontent...

Les fêtes : *« Je me souviens des pétards en rafales, tous les soirs, pendant un mois, aux environs de Noël. Je me souviens de l'immense toile multicolore déroulée sur un pan d'immeuble pour une fête de quartier... »*

«Je préférerais le spectacle tout public du Bout du Monde. Je me souviens de la belle prestation par le groupe Petrouchka avec ses danses slaves et sa musique entraînante. A chaque fête de quartier, que d'animations, que de monde, petits et grands ! » (Extraits de Paroles de soi au Clos-Toreau – Des habitants se racontent... juin 2012)

En 1987, le Clos-Toreau fête ses 15 ans, l'occasion d'une grande fête originale : *« Depuis mardi dernier le quartier est en fête. Et toutes les associations de la cité sont de la partie pour faire de ce quinzième anniversaire la plus grande animation de l'année. Au programme : des spectacles, des activités pour enfants et adultes, des concours de baby-foot et de ping-pong, des poésies et jeux à la ludothèque pour les enfants de 4 à 9 ans, la chorale du 3ème âge et une fanfare, un cross de quartier pour les 7 à 77 ans... Un apéritif, un pique-nique, et pour finir la journée un bal et un feu d'artifices. » (Extrait Presse-Océan du 11 juin 1987)*

C'est à l'occasion de cet anniversaire que naît une idée très originale : tricoter la plus longue écharpe du monde pour figurer dans le Guinness des records. Anne-Marie et Marie Jo participeront activement à sa réalisation avec,



Les «tricoteuses» en action ! /© Collection particulière

entre autres, les femmes du groupe de gym : « *On nous a demandé un jour si on pouvait venir pour réaliser une grande écharpe. Alors on était ravies ! Avec les pelotes de laine et les aiguilles on s’y est mis ! Moi je tricotais de la laine jaune vif, on la voyait partout ! Mais l’écharpe était de toutes les couleurs. Ca papotait bien en tricotant ! Ma petite fille, Marie, avait cinq ans, elle tricotait bien. Elle était assise sur une petite chaise à côté de moi, et donc elle a tricoté un petit morceau, bien sûr !* »

« *Une fois finie, l’écharpe est partie à la Galerie Beaulieu. Elle a été présentée à ce moment-là comme la plus grande écharpe du monde !* »

Pour fêter l’achèvement de l’écharpe, le petit groupe de la gym se retrouve autour d’un gâteau. « *C’était un gâteau à étages, avec du chocolat et sur le dessus des aiguilles et une pelote de laine* »

« *Les habitants du Clos-Toreau attendent le général Hiver avec sérénité. Prêts à affronter les grands froids et les tempêtes, ils viennent tout simplement de tricoter l’écharpe la plus longue du monde ! 98 mètres de laines colorées. Depuis mardi dernier, jusqu’à dimanche, une cinquantaine*

de femmes – et quelques hommes – ont donc tricoté, tournicoté quelque 300 pelotes. Durant cette semaine, les tricoteuses n’ont eu droit qu’à peu de repos, les petites mains agiles s’agitant dix heures par jour. Et le résultat pèse donc 10 Kg pour presque 10 décamètres. Symbole de la réussite : les travailleurs sociaux du centre socio-culturel ont déroulé la méga-écharpe depuis le dernier étage d’une tour. Reste maintenant à faire son entrée dans le livre des records. Et déjà l’écharpe connaît la gloire puisqu’elle doit être exposée dans la galerie Beaulieu. Le Clos-Toreau c’est géant ! » (Extrait Ouest-France du 15 juin 1987)

Mais hélas ce record fut « traitreusement » battu par un groupe d’Alsaciennes qui firent la même chose, dépassèrent d’une dizaine de mètres l’écharpe du Clos-Toreau, et figurèrent donc dans le Guinness des records.



Le groupe des «tricoteuses» devant l’écharpe en 1987/© Collection particulière



Défilé pendant une fête du quartier /© Collection particulière

En 1991, les habitants ont l'idée d'une fête sur le thème du Pays Basque : « Et une année ils ont eu l'idée de faire la fête du Clos-Toreau en l'intitulant la «fête du Pays Basque» parce que tous les noms des rues sont des villes du Pays Basque. Donc mon mari avait contacté tous les syndicats d'initiative des villes basques dont les rues portaient le nom. Ils nous avaient envoyé leurs blasons qui n'étaient pas très grands. On les avait agrandis, coloriés aux couleurs des villes de là-bas. Et le jour de cette fête du Pays Basque, tous les blasons avaient été posés au bout de chaque rue. Chaque rue avait son blason, les gens avaient un petit déguisement rouge, vert. Et au cours de cette fête c'est là qu'on avait appelé la place : place du Pays Basque, parce qu'avant elle n'avait pas de nom, c'était la place du centre commercial. »
(Anne-Marie)

Les sorties : « Peu de temps après notre arrivée, mes enfants ont fait un séjour en Allemagne, ils sont partis 10 jours. Après, Sandra a été dans les Landes et puis ils ont fait pas mal d'activités. Par exemple Thierry est parti quelques jours en vélo à Saint-Philbert de Grandlieu. A ce moment-là il avait 10 ans et le vélo était trop grand pour lui. Ils étaient contents et moi aussi, au moins ils faisaient quelque chose. Ils ne restaient pas à la maison à rien faire, comme ça ils rencontraient d'autres enfants.

Les sorties à la mer, il m'est arrivé d'y participer l'été avec surtout des femmes, il n'y avait pas d'hommes. Ça m'a fait connaître du monde. Ça a été une ouverture pour moi. Au départ, je ne faisais rien au centre, et il m'a fallu assez longtemps parce qu'à ce moment-là je parlais très peu, j'étais trop réservée. Après, j'ai pris des responsabilités, et je me suis dit : pourquoi je ne faisais pas ça, je ne suis pas plus bête qu'une autre. J'ai participé aux petits-déjeuners, aux soirées, aux conseils d'équipement. Ça fait déjà longtemps, les petits-déjeuners c'était il y a déjà plus de 15 ans. » **(Jacqueline)**

« On est allées à Pornic. J'étais contente, moi qui ne sortais jamais. Ça faisait du bien ! On est allées à Paris, c'était l'année où il y a eu l'attentat à la station Saint-Michel. Nous on a marché à pied, on n'avait pas voulu prendre le métro ! Ce n'était pas le jour-même, mais le lendemain. »
(Marie-Jo, Anne-Marie)

« Une sortie à la journée a été organisée à l'Île aux Moines. On est parti en car et on a pris le bateau. Arrivés sur place, on s'est tous éparpillés, chacun a pris son pique-nique. Mais au moment du retour, panique ! On se demandait si tout le monde était bien là ! » **(Robert)**

Et pendant ce temps, il se passait des choses étranges dans la résidence pour personnes âgées du Clos-Toreau. Un fantôme aurait hanté les couloirs de la résidence... Jacques et Micheline sont arrivés au Clos-Toreau très tôt, en 1974, en tant que gardiens dans la résidence pour personnes âgées qui venait d'être construite. Ils y ont passé de nombreuses années qui leur ont laissé de bons souvenirs dans l'ensemble et aussi cette curieuse anecdote du fantôme. Il est en effet apparu que, certaines nuits, des résidents entendaient des portes claquer, des sonnettes résonner et autres bruits étranges ... Y avait-il un fantôme au Clos-Toreau ?

« Il y avait bien un fantôme d'après certaines personnes, un fantôme qui venait frapper aux portes, au point qu'on en était venu à soupçonner certaines personnes » nous dit Jacques. « Mais on ne l'a jamais vu, même en ayant passé toute une nuit de garde, chacun à son étage », précise Micheline. « On avait mis des points de repère aux verrous, de la farine sur le sol pour voir s'il y avait des traces de pas, mais il ne s'est rien passé » raconte Jacques qui ajoute qu'il a eu « une explication des toubibs (sic), ils disaient que c'était dans le subconscient. Ces personnes entendaient des bruits, frapper aux portes... dans la journée, ce qu'elles répercutaient la nuit. »

« Il n'y en a pas qu'une qui disait ça, non », nous précise Micheline « Des fois on croyait aussi entendre sonner la nuit, ou des téléphones, on se disait qu'on allait tomber fous ! Et ça a duré quelques années. »

Puis il y eut des changements à la résidence, des départs et des arrivées, plus personne ne parlait du fantôme du Clos-Toreau.

La passerelle

Après le prolongement de la voie rapide, des habitants se mobilisent pour la construction d'une passerelle : « Dans un premier temps, la voie rapide s'arrêtait à la hauteur de la route de Clisson et de la rue Mauvoisins. Le côté Saint-Jacques était devenu inaccessible à partir du Clos-Toreau. Il y a eu plusieurs accidents. Le seul commerce était en face, ainsi que la poste, le gymnase, etc. Grâce à l'action des gens du quartier, la passerelle a été construite dès le début des travaux de prolongement de la voie rapide ». **(Jean)**

« Quand je suis arrivée, elle était là la passerelle. Je sais qu'on a tous été d'accord pour la démolir, maintenant pour



La passerelle en 1990 /© AMN - Régis Routier

la construire je ne sais pas. Cette passerelle personne n'y passait les derniers temps. C'est aussi pour ça qu'ils l'ont démolie. Après, ça a été sécurisé, parce qu'au début il fallait enjamber tout un tas de trucs au milieu de la voie. Je serais bien tombée ! » **(Jacqueline)**

« Pour aller à l'unique commerce du quartier, il fallait traverser cette route par une belle passerelle en forme d'arc de courbe légère. Je me souviens de cette passerelle. On y faisait des rencontres. De là-haut, on avait une vue sur les alentours superbes... Un pincement au cœur de voir la passerelle disparaître. Avec nostalgie, on repense aux lignes de bus qui nous permettaient de nous évader vers plusieurs horizons. » **(Extrait de « Parole de soi au Clos-Toreau – Des habitants se racontent...juin 2012)**



PORTRAIT DE FAMILLE AU CLOS-TOREAU

Mohamed est arrivé en 1973 dans la région nantaise et a d'abord travaillé à Saint-Julien de Concelles. « En 1975, j'ai commencé à travailler chez monsieur Olivier, le maraîcher, et j'habitais à Sèvres. Sur cette tenue, je faisais de la mâche, de la salade, des carottes, du muguet... Il y avait du boulot. Maintenant à la place, il y des maisons et des immeubles. A l'emplacement du Clos-Toreau, il y avait aussi une tenue maraîchère mais moi quand je suis arrivé, les grands bâtiments, juste là, commençaient déjà à monter. Alors j'ai fait une demande pour un appartement. J'ai fait les papiers puis je suis arrivé directement ici, et c'est pour ça que ma femme et mon fils aîné ont pu venir. Ça y était, en 1983 la famille était là. Mes autres enfants sont nés ici.

L'appartement était au 14 rue de Biarritz, on y est resté six ans et après on a emménagé rue d'Ascaïn parce que c'était plus grand. Les gens n'ont pas beaucoup changé. Comme ce sont de grandes familles elles s'installent et restent. » (Mohamed)

Les enfants ont fait leur scolarité à l'école Jacques Tati. Ils ont fréquenté le Centre socio-culturel et toute la famille a participé à la vie de la cité : « On a vu l'évolution du quartier, on a grandi en voyant les transformations. Très tôt on a fréquenté le centre. Etant jeune, j'ai eu Catherine comme animatrice, Muriel aussi. On allait avec notre mère aux sorties familiales à la mer. Tout cela a fait que petit à petit on a voulu en grandissant faire partie de cette grande famille. J'ai commencé comme animatrice occasionnelle pendant les vacances quand j'étais étudiante. J'ai aussi travaillé à l'école comme animatrice périscolaire, le soir. De fil en aiguille j'ai trouvé ma voie et je me suis orientée vers l'animation. J'ai quitté le quartier, j'ai travaillé ailleurs. J'ai fait mon expérience dans d'autres centres. Maintenant je suis ici, et avec toute l'équipe on redémarre dans les nouveaux équipements.

Mon frère Abdel était bénévole dans l'accompagnement scolaire. Il a aussi participé au conseil d'équipement du CSC mais il n'est pas resté longtemps. Quant à maman, elle avait besoin de travailler, de sortir de la maison. Du coup elle a fait son petit bout de chemin. Elle a fait des remplacements au CSC et le jour où la femme de ménage est partie en retraite, elle

a postulé. Elle a été prise et elle y est toujours. D'autre part, le vendredi elle fait des gâteaux pour les anciens. Elle donne un coup de main, elle aide au salon de thé, elle a besoin de partager. » (Mina)

Au nombre des souvenirs, il y a les fêtes de quartier. « On avait fait le méchoui derrière le CSC. On avait cuit deux moutons sur un grand barbecue en ferraille. On installait les stands, les plus grands des enfants donnaient un coup de main. »

Une petite nostalgie, le centre commercial. « Il y avait le bureau de tabac, l'épicerie, le coiffeur, le cordonnier, la pharmacie, le médecin. C'était bien, beaucoup de monde y allait, on se rencontrait. »

Et au moment de la retraite, Mohamed cultive de nouveau un jardin. Il a une parcelle dans le Parc potager de la Crapaudine. « J'ai toujours cultivé les légumes, au Maroc déjà je faisais pareil. Ici, j'ai toujours travaillé chez les maraîchers, 40 ans dans la même boîte, à Sèvres et à Haute-Goulaine. Je me souviens, autrefois pendant la saison du muguet, le patron affrétait deux cars qui partaient d'ici et emmenaient les gars, des saisonniers, pour faire la cueillette là-bas. »

« La retraite, c'est le jardin ! Faut bouger, sortir, sinon rester à la maison, c'est regarder la télé ! » (Mohamed)